

**LE COMTE DE
NEUILLY**
COMÉDIE HÉROÏQUE

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 18
Janvier 1736.

Le Prix est de 14 sols.

BOISSY, Louis de (1694-1758)

1736

Texte établi par Paul FIEVRE, avril 2019.

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Avril 2019

**LE COMTE DE
NEUILLY**
COMÉDIE HÉROÏQUE

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 18
Janvier 1736.

Le Prix est de 14 sols.

De Monsieur de Boissy.

À PARIS, Chez Prault, père, Quai de Gesvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVI. AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

ACTEURS.

LE COMTE DE NEUILLY.

LA MARQUISE.

LE MARQUIS, fils de la Marquise.

LÉONORE, crue fille de la Marquise.

LUCIE.

NELTON, Confident du Comte de Neuilly.

La Scène est à Paris dans l'Hôtel de la Marquise.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Nelton, Lucie.

LUCIE.

Peut-on savoir ici quel sujet vous attire ?

NELTON.

Faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de me dire
Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

LUCIE.

Monsieur, ce matin même on attend son retour.

NELTON.

5 Milord Neuilly pour elle est pénétré d'estime.
Du Comte de Sussex ce Seigneur fut l'intime :
Il sait qu'à sa famille elle a servi d'appui,
Il est impatient de la voir aujourd'hui ;
Brûlant de l'assurer de sa reconnaissance
10 Il est déjà venu deux fois dans son absence.

LUCIE.

Vous venez de la part du Comte de Neuilly !
Et vous appartenez à cet homme accompli ?

NELTON.

J'ai ce bonheur, Madame.

LUCIE.

Ah ! Pour vous quelle gloire !
La renommée ici nous a fait son histoire ;
15 Et dans tous ses récits nous l'a peint si parfait
Que je m'estime heureuse avec juste sujet
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vu naître.

NELTON.

La renommée est juste à l'égard de mon maître ;
Elle ne peut jamais trop vanter ses vertus ;
20 Et quoiqu'elle en publie, elles sont au-dessus.

Paris des Etrangers sut de tout temps l'asile :
Milord, pour les aider, a choisi cette ville.
Sa patrie est partout où son coeur généreux
Peut verser en secret ses dons aux malheureux :
25 Sa vie est un tissu d'actions héroïques ;
Père de ses vassaux, et de ses domestiques,
Il soulage leur peine, il prévient leurs besoins,
Et le plus misérable obtient ses premiers soins.

LUCIE.

Quels traits !

NELTON.

Des gens de bien c'est le parfait modèle.
30 Il est maître aussi bon, qu'il est ami fidèle.

LUCIE.

C'est tout dire en un mot. On nous a raconté
Que pour Milord Sussex il avait tout quitté.

NELTON.

Pour suivre cet ami qu'avait proscrit l'envie,
Il a plus fait encore, il a risqué sa vie ;
35 Et, par un rare exemple, il a sacrifié
Repos, grandeur, fortune aux droits de l'amitié.
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la guerre :
Mais souvent ces guerriers, qui ravageant la terre,
Ne se font admirer que par des traits sanglants,
40 Doivent toute leur gloire à des vices brillants.
Quoiqu'elle ait moins d'éclat, la sienne est plus solide,
Et si la probité, si la vertu rigide
Font seules le grand homme aux yeux de la raison,
Personne plus que lui n'est digne de ce nom.

LUCIE.

Il est beau d'obtenir un éloge semblable ;
Et voilà le portrait du héros véritable.
Mais la jeune Marquise a mal passé la nuit,
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit ;
D'un devoir si pressant il faut que je m'acquie ;
50 Et vous m'excuserez, Monsieur, si je vous quitte.

Lucie rentre.

SCÈNE II.

NELTON, seul.

Dans ce jour, malgré moi, je forme sur Milord
Un soupçon que j'étouffe et qui renaît plus fort.
De son âme avec soin il me cache le trouble.
Sa tristesse est plus grande et son ennui redouble ;
55 Mais tous deux ont changé de forme dans ces lieux,
Et depuis quatre jours que j'observe ses yeux,
Je les trouve chargés d'une langueur secrète,
Qui semble de son coeur annoncer la défaite.
Il exhale souvent des soupirs à demi,
60 Non tels qu'il les poussait pour la mort d'un ami.
Il gémit à présent, mais c'est d'un ton plus tendre,
Et sa plainte tout haut n'ose se faire entendre.
La différence frappe à travers tout détour,
Et l'amitié soupire autrement que l'amour.
65 Ce dernier a vaincu sa longue résistance,
Et pour le mieux soumettre, il l'attendait en France.
Mais je le vois paraître, et je l'entends gémir,
Mon doute à son aspect ne sait que s'affermir.

SCÈNE III.

Le Comte, Nelton se tenant éloigné.

LE COMTE, sans voir Nelton.

Quels transports inconnus ! Et quel combat terrible !
70 À l'amour jusqu'ici mon coeur inaccessible
Avait senti les traits de la seule amitié.
Par quel charme fatal s'est-il donc oublié ?
Quand je suis un pays funeste à l'innocence ;
Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,
75 Que pour y regretter par un deuil éternel
Un ami condamné sans être criminel :
Que je viens consacrer mes douleurs les plus fortes
Dans des lieux où sa femme et sa fille sont mortes ;
80 Aux soins que je leur dois, mettant le dernier sceau,
Quand je viens de mes pleurs arroser leur tombeau :
Que la vertu paisible est mon seul exercice,
Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice.
Dans ce même salon un objet enchanteur
Paraît, lance un regard, et subjugue mon coeur.
85 Des écueils de l'amour j'ai sauvé ma jeunesse ;
J'attends, pour m'y briser, l'âge de la sagesse >
Et d'une folle ardeur je me vois assailli !
Ô Ciel ! Est-il possible ? Et suis-je bien Neuilly ?
Je combats vainement ; ma raison est vaincue :
90 L'amour règne en tyran dans mon âme éperdue ;
Il y verse l'oubli des devoirs les plus forts,
Et, jusqu'à l'amitié, tout cède à ses transports.
Je perds depuis trois jours tout le foin de ma gloire,

Et les noms les plus chers sortent de ma mémoire.

NELTON, à part.

95 Mon soupçon était juste, et le Comte a parlé,
Le secret de ses feux m'est enfin dévoilé.

LE COMTE.

Ô ! Comte de Sussex ! Ô ! Cendre révérée !
Tu gémis de l'ivresse où mon âme est livrée.
Du tort qu'elle te fait ne sois pas offensé.
100 En dépit de moi-même, hélas ! J'y suis forcé :
Si mes feux dans mon coeur ont sur toi l'avantage,
La raison venge bien cette injuste partage.
Ah ! Qu'il eût mieux valu terminer mon destin,
Noblement avec toi, les armes à la main ;
105 Et couronnant par-là notre tendresse illustre,
Emporter chez les morts ma gloire en tout son lustre,
Que d'aller te survivre , et conserver le jour ,
Pour fléchir aujourd'hui sous le joug de l'amour.
Et perdre, par l'affront d'un instant de faiblesse,
110 L'honneur que m'avaient fait quarante ans de sagesse.

NELTON.

Il aigrit sa douleur en voulant la cacher,
Partons... mais le respect m'empêche d'approcher.

LE COMTE.

Puisque je ne puis vaincre une ardeur qui m'entraîne,
Ma raison sur mes sens se rendant souveraine,
115 Lui fera du devoir subir la juste loi,
Et la saura du moins rendre digne de moi :
Mais doit-elle éclater ? Ou doit elle se taire ?

Apercevant Nelton.

Le conseil d'un ami me serait nécessaire ;
Nelton s'offre à ma vue ; incertain dans mes vœux,
120 Je n'ose, et je voudrais lui confier mes feux.

NELTON.

Si je romps le silence, excusez mon audace,
À mon attachement vous devez faire grâce ;
Depuis votre arrivée en ce lieu désiré,
À de nouveaux chagrins vous paraissez livré :
125 Je vois à tout moment que votre main me cache
Des pleurs que malgré vous la douleur vous arrache,
De vos tourments secrets, je me sens déchirer !

LE COMTE.

Hélas !

NELTON.

Je vous entends encore soupirer !
Osez vous confier à mon zèle sincère,
130 Vos peines...

LE COMTE.

Je n'ai pas de confiance à faire.

NELTON.

Cette faveur sans doute est trop grande pour nous ;
Et le sort m'a placé trop au-dessous de vous
Pour mériter l'honneur de votre confiance.

LE COMTE.

135 Vous faites éclater un soupçon qui m'offense,
Nelton, vous le devez bannir de votre esprit :
La vertu sur le mien a seule du crédit.

NELTON.

Ah ! S'il est vrai, Monsieur, cessez de vous défendre,
Daignez jusques à moi, daignez enfin descendre,
Et songez que Nelton dans l'honneur affermi
140 Est votre serviteur, et de plus, votre ami.
Oui, votre ami, Monsieur, pardonnez-moi ce terme,
J'en sens toute la force, et sais ce qu'il renferme,
Tout aussi bien qu'aux grands il convient aux petits ;
La noblesse du coeur en fait seule le prix,
145 Celle du rang sans l'autre est peu recommandable ;
On doit moins honorer de ce nom respectable,
Un noble vicieux qui pense basement,
Qu'un serviteur fidèle et plein de sentiment ;
À le prendre avec vous, c'est ce qui m'encourage,
150 Mon coeur dont je suis sûr, m'enhardit davantage ;
Nul par son zèle ardent, son respect et sa foi,
De le porter, Monsieur, n'est plus digne que moi ;
Vous l'avez illustré beaucoup plus que personne,
Par ce titre si beau que mon ardeur me donne,
155 Et qui peut tout sur vous, dites-moi vos secrets ?
Vos douleurs en feront bien moins vives après ;
Votre intérêt lui seul me porte...

LE COMTE.

Tu me charmes !
Je ne balance plus, et je te rends les armes ;
Mon estime t'est due ; et tu penses si bien,
160 Qu'à tes yeux désormais je ne dois cacher rien :
À ta fidélité je dois ma confiance ;
Et puisqu'elle m'oblige à rompre le silence,
Contre un attrait vainqueur en vain j'ai résisté,
Depuis trois jours ici l'amour m'a surmonté.

NELTON.

165 La beauté qui vous plaît, peut-elle être connue ?
Et ces lieux...

LE COMTE.

La Marquise est-elle revenue ?

NELTON.

Monsieur, elle n'est pas encore de retour.

LE COMTE.

Et sa fille Nelton ?

NELTON.

Chez elle il n'est pas jour.

LE COMTE.

Léonore ! Vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON.

170 Vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je l'adore.

NELTON.

Hé, Monsieur, le sait-elle ?

LE COMTE.

Non, ton maître novice à pousser des soupirs,
Ignore l'art flatteur d'exprimer ses désirs ;
Ét, d'un amant soumis, je rougis à mon âge
De venir faire ici le triste apprentissage :
175 Je vais du ridicule affronter le danger,
Surtout dans un pays où je suis étranger,
Le centre des bons airs, où l'agrément préside,
Où la mode gouverne et le dehors décide.
Un rien choque à Paris, l'oeil d'un sexe charmant,
180 Qui se rend à la grâce et non au sentiment :
Il faut être enjoué, pour lui paraître aimable,
Et si l'on ne badine, on n'est pas agréable,
Vieilli dans la douleur ! Puis-je plaire à présent ?
Je sais être fidèle et non pas amusant :
185 Des Français séducteurs, je n'ai pas le mérite ;
Mais quand j'en aurais l'art, j'en fuirais la conduite ;
Je serais à ce prix honteux d'avoir vaincu,
Et l'amour est un monstre où manque la vertu.

NELTON.

190 Chassez de votre coeur, la crainte qui l'agite ;
Rien ne saurait ternir l'éclat du vrai mérite,
On le respecte à Londres, on l'admire à Paris,
Et, plus fort que la mode, il brille en tout pays.

LE COMTE.

Il faut d'autres attraits pour vaincre une maîtresse ;
Un triomphe si doux, n'est dû qu'à la jeunesse.

NELTON.

195 Léonore , Monsieur pense trop sagement,
Pour croire que son coeur préfère aveuglement
Un brillant passager au mérite solide.
On dit qu'en tous ses pas, la sagesse la guide ;
Faites parler les feux dont vous êtes épris,
200 Pour être rebutés, ils sont d'un trop grand prix.

LE COMTE.

Tes discours séduisants ont beau flatter mon âme,
Je ne puis me résoudre à déclarer ma flamme,
Et mon coeur malheureux est contraint de nourrir
Un feu qu'il ne peut vaincre, et n'ose découvrir.

NELTON.

205 Ah ! Je tremble pour vous de cette violence.
Voulez-vous donc mourir d'un si cruel silence
Quand par un mot, Monsieur, vous pouvez être heureux ?

LE COMTE.

Non, je ne ferai point cet aveu dangereux,
Ma gloire m'est trop chère, et c'est la compromettre.

NELTON.

210 Dans cette extrémité, daignez donc me permettre
D'employer tous mes soins, et de parler pour vous.
Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux ;
Et Nelton vous répond, si vous voulez l'en croire,
De servir votre amour, sans risquer votre gloire ;
215 Elle m'est précieuse autant qu'à vous.

LE COMTE.

Je crains...

NELTON.

C'est à tort. Rassurez vos esprits incertains.

LE COMTE.

Ton zèle est si pressant, qu'il faut que je lui cède.
Je sens que mon ardeur a besoin de ton aide.
Va, puisque tu le veux, tu peux agir pour moi,
220 Je connais ta sagesse, et je me livre à toi.

Il sort.

SCÈNE IV.

NELTON, seul.

Pour un maître si grand mon âme s'intéresse,
Et je veux dans ce jour couronner sa tendresse.
Recourons à Lucie, employons son appui,
Elle estime le Comte, et fera tout pour lui :
225 Elle a de la naissance, elle est sage et discrète ;
Léonore a pour elle une amitié parfaite.
Je ne puis mieux choisir. Je vais... Mais la voici.

SCÈNE V.

Nelton, Lucie.

LUCIE.

Pour saluer Milord, je repars ici ;
Mais je ne le vois pas.

NELTON.

Il sort dans l'instant même.

LUCIE.

230 Je n'ai que ce jour seul. Mon regret est extrême.

NELTON.

Comment ?

LUCIE.

Je pars demain pour entrer au couvent,
Et je voulais, Monsieur, le voir auparavant ;
J'y dois suivre les pas de la jeune Marquise :
Elle y va pour toujours.

NELTON.

Ciel ! Quelle est ma surprise ?
235 Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE.

Dites, pourquoi ?

NELTON.

Je crains... mais non, je dois parler.
Son intérêt pressant veut qu'à votre prudence,
Je découvre, Madame, un secret d'importance
Qui doit être aux regards voilé soigneusement,
240 Et qui va vous remplir d'un juste étonnement.
Sachez que ce héros, dont l'âme sans faiblesse
Avait jusqu'à ce jour méconnu la tendresse,

Et que l'amitié seule avait fait soupirer ;
Sachez, d'un feu brûlant qu'il se sent dévorer,
245 Et que, pour son malheur, l'aimable Léonore ;
Votre jeune Marquise est l'objet qu'il adore.

LUCIE.

Veillai-je en ce moment, et l'ai-je bien oui ?
Le Comte, dites-vous, aime Léonore ?

NELTON.

Oui.

Un instant a fait naître une flamme si vive ;
250 Mais pour la déclarer, sa bouche est trop craintive,
Et je croyais, par vous, pouvoir le rendre heureux,
Jugez de ma douleur dans ce revers affreux ;
Jugez en même-temps, quelle atteinte mortelle,
Va porter à son coeur cette triste nouvelle.

LUCIE.

255 Quelle fatalité ! Je le plains aujourd'hui,
Ses grandes qualités m'intéressent pour lui ;
Je voudrais que l'hymen pût l'unir avec elle,
Tous deux y trouveraient leur gloire mutuelle.
Je souhaite ce noeud pour leur commun bonheur,
260 Et d'y contribuer je me ferais honneur.
Leur vertu forme entre eux une chaîne secrète,
Et s'il est accompli, Léonore est parfaite.

NELTON.

Ah ! Puisqu'il est ainsi, parlez en sa faveur ;
Mais ménagez sa gloire en servant son ardeur.
265 S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore
L'ardente passion qu'il sent pour Léonore.

LUCIE.

Sans l'exposer en rien, mes soins sauront agir,
Et son front d'un refus n'aura point à rougir.
À couronner ses voeux plus d'un motif me porte.

NELTON.

270 Et quelle autre raison ?

LUCIE.

Une raison très forte.

Le repos du Marquis, et le soin de ses jours.

NELTON.

De son frère ? Daignez m'expliquer ce discours !

LUCIE.

Puisqu'il faut, à mon tour, que je vous le révèle,
Le Marquis ne respire et ne vit que par elle,
275 Il ne peut un moment s'éloigner de sa soeur ;
S'il savait son dessein, il mourrait de douleur ;

Et je dois l'empêcher pour lui sauver la vie,
Je cours y travailler.

NELTON.

Hâtez-vous, je vous prie.

LUCIE.

Allez, et du succès reposez-vous sur moi :
280 Il va suivre bientôt l'espoir que j'en conçois ;
Léonore du Comte a reçu la visite,
Son esprit est déjà frappé de son mérite ;
Avec beaucoup d'éloge elle m'en a parlé.
Par l'estime aisément un coeur est ébranlé,
285 Et je croirai servir la France et l'Angleterre ,
Si je puis par mes soins faire voir à la terre,
Uni d'un même sort, ce que toutes les deux
Ont produit de plus rare, et de plus vertueux.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, seule.

Léonore choisit l'état de la retraite.
290 Sa beauté, sa douceur, font que je la regrette.
De ma fille elle occupe et mérite le rang,
Mais elle ne l'est pas, et sort d'un autre sang ;
Quoique dans ma maison elle soit étrangère,
Presqu'autant que mon fils, je sens qu'elle m'est chère.
295 Son sort est un secret ignoré dans ces lieux.
Lucie entre, je dois le cacher à ses yeux.

SCÈNE II.

La Marquise, Lucie.

LA MARQUISE.

De voir Milord Neuilly je suis impatiente ;
Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être contente.
Je dois encore agir pour hâter le succès
300 D'un projet important où tendent mes souhaits.

LUCIE.

Quel est donc ce projet ?

LA MARQUISE.

Un très grand mariage.
C'est en secret pour lui que j'ai fait mon voyage ;
Son secours peut lui seul empêcher de tomber,
Ma maison affaiblie, se prête à succomber
305 Sous le poids des emprunts et des dettes immenses,
Où du rang que je tiens me forcent les dépenses.
Pour briller au dehors, on épuise ses biens,
Et les malheurs d'autrui m'éclairent sur les miens.
Je vois avec effroi tant de nobles célèbres,
310 Qui de l'éclat du jour passent dans les ténèbres,
Et disparus soudain ne laissent après eux
Que le bruit de leur chute et des débris honteux.
Pour fuir un tel revers, mes soins et ma prudence,

315 D'une riche héritière ont brigué l'alliance ;
Pour l'unir à mon fils, tout est presque arrêté.

LUCIE.

Madame, sur ce noeud l'avez-vous consulté ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas eu le temps : mais mon fils est trop sage
Pour ne pas consentir à son propre avantage.
Je dois à ce sujet ce soir l'entretenir.
320 Gardez-vous de rien dire et de le prévenir.

Elle sort.

SCÈNE III.

LUCIE, seule.

Sa noble ambition est digne de louange,
Cependant Léonore et sa langueur étrange,
Ne cessent un moment d'agiter mon esprit ;
Je mets tout en usage, et rien ne l'en guérit.

SCÈNE IV.

Lucie, Nelton.

Il sort.

NELTON.

325 Madame, pardonnez au zèle qui m'entraîne,
L'intérêt de mon maître en ce lieu me ramène :
Sur le sort de sa flamme, inquiet et troublé,
Je reviens pour savoir si vous avez parlé.
Une si belle ardeur, sera-t-elle écoutée ?

LUCIE.

330 Tantôt d'un faux espoir mon âme s'est flattée ;
Et le destin du Comte est des plus malheureux ;
Le coeur de Léonore est contraire à ses feux.

NELTON.

Qu'entends-je ?

LUCIE.

Elle a pour lui la plus parfaite estime,
Et sent tout le respect que son mérite imprime.
335 Mais l'hymen est pour elle un lien odieux,
Et la retraite seule est aimable à ses yeux.

NELTON.

Je gémis de ce coup, il accable mon âme !
Je comptais l'informer du succès de sa flamme ;
Je suis bien éloigné de ce flatteur espoir,
340 Je n'ai que des malheurs à lui faire savoir !
Il a reçu des Cieux l'âme la plus sensible,
Quelle épreuve pour elle ! Et quel supplice horrible !
Le sort de ce grand homme est digne de pitié ;
L'amour ne lui prépare, ainsi que l'amitié,
345 Pour prix de ses vertus que des peines cruelles.
Il est toujours en butte à des rigueurs nouvelles :
Vieilli par la fatigue, usé par la douleur,
Il ne survivra pas à ce dernier malheur.
À le suivre, s'il meurt, mon âme sera prompte,
350 Je ne puis être heureux que du bonheur du Comte ;
Mais Léonore est-elle inflexible à tel point
Qu'on ne puisse espérer ?...

LUCIE.

Ne vous en flattez point,
Elle a pris pour le monde une haine mortelle,
Et l'air qu'elle y respire est un poison pour elle ;
355 Il porte chaque jour atteinte à sa santé :
Sa retraite devient une nécessité.

NELTON.

Qui peut causer en elle un dégoût si terrible ?

LUCIE.

Je ne sais ; mais il faut qu'il soit bien invincible,
Puisque son frère même, et leur tendre union,
360 Sont moins forts dans son cœur que cette aversion.
Mais on vient. C'est lui-même.

NELTON.

Adieu, je me retire,
Et vais joindre Milord que je tremis d'instruire.

SCÈNE V.
Le Marquis, Lucie.

LE MARQUIS.

Ah ! De grâce, Lucie, éclairez-mon coeur ;
Depuis hier au soir, je n'ai pu voir ma soeur :
365 Que fait-elle ? Parlez.

LUCIE.

Mais, sa tristesse augmente,
Et je trouve aujourd'hui sa santé languissante.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! Ce discours m'alarme vivement :
Pourquoi n'est-elle pas dans son appartement ?

LUCIE.

Pour vaincre son ennui, sans doute elle est sortie.

LE MARQUIS.

370 Je crains les noirs effets de sa mélancolie.

LUCIE.

Son mal ne sera rien ; ranimez votre espoir.

LE MARQUIS.

Pour m'en bien assurer je brûle de la voir.
Depuis sept ou huit jours, je la trouve changée,
Et dans la rêverie elle est toujours plongée :
375 Mais elle est votre amie, et vous ouvre son coeur ;
Quelle peine l'occupe, et cause sa langueur ?
Vous savez à son sort combien je m'intéresse,
Et que ses moindres maux alarment ma tendresse :
380 Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger ;
Je ne veux le savoir que pour le partager.

LUCIE.

Sans aucun fondement vous avez cette idée :
Si de quelque chagrin elle était obsédée,
Son coeur de vous l'apprendre eût-il pu s'empêcher ?

LE MARQUIS.

Il en est qu'à soi même on voudrait se cacher !

LUCIE.

385 Un souci passager peut troubler son visage ,
Les plus beaux jours, Monsieur, ne sont pas sans nuage.

LE MARQUIS.

Je ne reconnais point ma soeur à ce portrait ;
La raison la conduit dans tout ce qu'elle fait :
Mais je suis trop longtemps privé de sa présence.
390 Être une heure loin d'elle, est une longue absence ;
Les moments où je suis éloigné de ses pas,
Sont des instants perdus, où mon coeur ne vit pas ;
Et je vole...

LUCIE.

Elle vient, et je vous laisse ensemble.

LE MARQUIS.

Sa tristesse m'alarme, et près d'elle je tremble.

Lucie sort.

SCÈNE VI.

Le Marquis, Léonore plongée dans la rêverie.

LÉONORE, se trouvant vis-a-vis le Marquis.

395 Ah ! Mon frère, c'est vous !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, ma soeur.
D'où naît sur votre front cette sombre pâleur ?

LÉONORE.

Mon frère, ce n'est rien.

LE MARQUIS.

Vous avez beau le taire,
L'état où je vous vois m'assure le contraire.
Qu'est-ce qui vous afflige ? Eh, quoi ! Ma soeur, eh quoi !
400 Votre âme dans ce jour a des secrets pour moi ?
D'un pareil procédé que faut-il que je pense ?

LÉONORE.

Dissipez vos frayeurs.

LE MARQUIS.

Rompez donc ce silence.
Ne désespérez pas un frère malheureux.
Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,
405 Dévoilez-moi votre âme et calmez mes alarmes :
Vous poussez des soupirs, et vous versez des larmes,
Léonore !

LÉONORE.

Fuyons !

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte pas
Que vous ne m'appreniez...

LÉONORE.

N'arrêtez point mes pas.
Laissez-moi. Je ne puis, ni ne dois vous instruire.
410 Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous suffire.

LE MARQUIS.

Quel discours surprenant ! Ma soeur, expliquez-vous

LÉONORE.

Je crains de vous porter de trop sensibles coups.
Adieu. Je dois vous fuir par pitié pour vous-même.

LE MARQUIS.

Non, ma soeur parlera s'il est vrai qu'elle m'aime.
415 Son silence est pour moi plus affreux que la mort.

LÉONORE.

Où me réduisez-vous ?

LE MARQUIS.

J'exige cet effort.

LÉONORE.

Puisque vous me forcez, mon frère, à vous le dire ;
Du monde, pour jamais, demain je me retire.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! À ce dessein, qui vous porte aujourd'hui ?

LÉONORE.

420 C'est le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui ;
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice ;
Chaque instant que j'y passe ajoute à mon supplice ;
Votre soeur plus longtemps ne peut y respirer,
Et mon unique peine est de me séparer
425 D'une mère que j'aime, et d'un frère si tendre.
Je voulais de ces lieux partir sans vous reconnaître.
D'un adieu si cruel qui déchire mon coeur,
Je voulais à tous deux épargner la douleur ;
Je sentais le danger d'une telle entrevue,
430 Et, pour la détourner, j'évitais votre vue.
Je vous ai rencontré, je n'ai pu résister ;
Et même, en ces instants, je me sens arrêter

Par un charme puissant qui près de vous me lie,
Et combat ma raison qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS.

435 Je demeure immobile à cet affreux discours !
Vous allez me quitter, ma soeur, et pour toujours !
Pour la dernière fois je parle à Léonore.
Je ne reverrai plus une soeur que j'adore.
Une retraite austère, et des murs odieux
440 Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux :
Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,
C'est cette même soeur qui forme, d'elle-même,
Ce barbare dessein qui doit nous désunir ;
Et de notre amitié perdant le souvenir,
445 Elle ose prononcer un arrêt qui me tue :
Mais vous voulez en vain vous soustraire à ma vue,
Vous ne partirez point ; et, d'un pareil projet
Mon juste désespoir empêchera l'effet.

LÉONORE.

450 Arrêtez ! Je frémis ! Que prétendez-vous faire ?
Pout notre bien commun ma suite est nécessaire.

LE MARQUIS.

Nécessaire ! Grand Dieu ! Quand ma mort la suivra.
Quoi ! Pour un vain dégoût qu'un instant détruira,
Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime ;
À de fausses terreurs vous immoler vous-même :
455 M'abandonner, enfin, sans espoir de retour,
Moi, qui loin de ma soeur, ne puis passer un jour ;
Qui supporte à regret sa plus légère absence,
Et qui dans elle feule ai mis ma confiance.

LÉONORE.

460 Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.
J'en gémis comme vous ; mais, au choix que j'ai fait,
Votre intérêt m'engage et mon repos m'oblige,
L'état de ma maison en même temps l'exige.
Mon frère doit lui seul en être le soutien,
Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

LE MARQUIS.

465 C'est faire à ma tendresse une cruelle offense.
Pour moi le plus grand bien, ah ! C'est votre présence.
Il n'en est point sans lui que je puisse goûter ;
Et de mon propre sang je voudrais l'acheter.
Tout plaisir sans ce bien, toute paix m'est ravie,
470 Et vouloir me l'ôter, c'est m'arracher la vie.
La générosité que vous me faites voir
Prouve que l'amitié sur vous est sans pouvoir.
Je ne vous suis plus cher, et votre âme inhumaine...

LÉONORE.

Ah ! Vous me l'êtes trop ! C'est ce qui fait ma peine.

LE MARQUIS.

475 C'est manquer d'amitié que d'en craindre l'excès.

LÉONORE.

De la vôtre je dois redouter les attraits.

LE MARQUIS.

Eh ! Pourquoi donc, ma soeur, appréhender ses charmes ?
Mon amitié peut-elle exciter vos alarmes ?
Un tel attachement est-il donc défendu ?
480 En quoi peut-il choquer la sévère vertu ?
Le sang l'a dans mon âme imprimé dès l'enfance,
Et tous mes soins pour vous respirent l'innocence.
Être toujours ensemble, et se complaire en tout,
N'avoir qu'un sentiment, qu'un esprit, et qu'un goût ;
485 Par mille doux égards se prouver sa tendresse ;
Et sur les moindres vœux se prévenir sans cesse ;
Tel est le noeud flatteur qui m'unit avec vous :
Devez-vous un moment craindre un lien si doux ?
Ne vous opposez plus à ma juste demande,
490 Ma soeur, ne partez pas, la rigueur est trop grande ;
Laissez-moi seulement vivre où vous demeurez :
Que je partage au moins l'air que vous respirez.
Cet espoir peut lui seul faire naître ma joie,
Et je suis trop heureux, pourvu que je vous voie.

LÉONORE.

495 Ah ! Ce même discours qui doit m'épouvanter,
Précipite ma suite, au lieu de l'arrêter.
Il a beau déguiser le poison qu'il renferme,
Dans son juste dessein mon coeur demeure ferme.
D'un penchant séducteur défions-nous tous deux.
500 Le crime qui se voile est le plus dangereux.

LE MARQUIS.

Que dites-vous , ma soeur ? Et quelle étrange crainte ?...

LÉONORE.

Dans le trouble mortel dont mon âme est atteinte,
Je pars, et ne dois plus vous voir, ni vous parler.
Mon coeur même, mon coeur craint de se démêler.
505 Il sent des mouvements, dont à peine il est maître,
Et je ferme les yeux de peur de me connaître.

LE MARQUIS.

Quel horrible soupçon vient noircir votre esprit ?
Ah ! J'en suis effrayé, j'en demeure interdit.
Quoi ! Mon trop d'amitié serait-il condamnable ?
510 Sans m'en être aperçu. Dieu ! Serais-je coupable ?

LÉONORE.

Le doute sur ce point suffit pour nous quitter.
Domptez des sentiments...

LE MARQUIS.

Eh ! Puis-je les dompter ?

LÉONORE.

Oui, de les étouffer , vous aurez l'avantage,
Si de luter contre eux vous avez le courage.
515 On soumet les désirs qui font bien combattus,
Et les vices détruits se changent en vertus.
Qu'en un si grand péril votre force se montre,
Et jusqu'à mon départ, évitez ma rencontre.
Elle rendrait ma peine et mon trouble plus forts.

LE MARQUIS.

520 Qu'exigez-vous de moi ?

LÉONORE.

Faites-vous ces efforts.
Appellez, comme moi, la raison à votre aide,
Et songez qu'à nos maux il n'est que ce remède.

LE MARQUIS.

Vous le voulez : eh bien ! Je vous imiterai ;
Mais le coup est mortel, et j'y succomberai.

LÉONORE.

525 Prenez soin de vos jours, pour consoler ma mère.
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS.

Adieu, ma soeur.

LÉONORE.

Adieu, mon frère.

LE MARQUIS.

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous séparer.

LÉONORE.

Je vais sortir du monde.

LE MARQUIS.

Et je vais expirer ?

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte, Nelton.

LE COMTE.

Léonore nous quitte, ô, Ciel ! Est-il possible ?

NELTON.

530 Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Ah ! Quel coup pour mon âme sensible !

NELTON.

Vous m'en voyez ici comme vous abattu :
Votre esprit a besoin de toute sa vertu.

LE COMTE.

Aurais-je dû m'attendre au revers qui m'accable ?
Et peut-on éprouver un sort plus déplorable ?
535 C'était peu qu'un ami plongé dans le malheur,
Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur ;
C'était peu dans l'exil, et loin de ma patrie ,
D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie ;
Les maux de l'amitié n'étaient pas assez forts,
540 Il fallait que l'amour y joignît ses transports !
J'avais bravé ses coups au plus fort de l'orage,
Il m'attendoit au port, pour exercer sa rage ;
Mes ans de sa fureur n'ont pu me garantir,
Pour combler les tourments qu'il me fait ressentir,
545 Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtresse,
Qu'un obstacle invincible enlève à ma tendresse ;
Un moment à mes yeux il offre ses attraits,
Pour embraser mon âme, et m'en priver après.
Ce plaisir est payé d'une absence éternelle,
550 Et sa vertu me rend sa perte plus cruelle.
Mais parle : N'est-il plus d'espoir pour mon amour ?

NELTON.

Non, rien ne peut la vaincre ; elle part sans retour.

LE COMTE.

Ç'en est fait, pour jamais je vais perdre sa vue :
De qui sais-tu, Nelton, ce départ qui me tue ?

NELTON.

555 Monsieur, tantôt Lucie a su m'en informer.
Elle-même qui vient peut vous le confirmer.

LE COMTE.

Va savoir si je puis parler à la Marquise.

NELTON.

À vos ordres, Monsieur, j'obéis sans remise.

Nelton sort.

SCÈNE II.

Le Comte, Lucie.

LE COMTE.

560 Croirai-je dans ce jour un bruit qui se répand ?
Léonore, dit-on, entre dans un couvent.

LUCIE.

Il est vrai. Vous voyez sa Compagne fidèle,
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE.

Ma surprise redouble ! Est-ce bien pour toujours ?

LUCIE.

565 Oui, nous allons, Monsieur, y consacrer nos jours.
Le dessein en est pris.

LE COMTE.

Quel projet est le vôtre ?
Sa mère y consent ?

LUCIE.

Oui.

LE COMTE.

570 Mais pourquoi l'une et l'autre,
Pourquoi quitter le monde ? Eh ! L'air en est si doux ;
Quand on est belle, aimable, et faite comme vous.
D'une jeune beauté qu'il élève fans cesse,
Le monde est idolâtre, elle en est la Déesse.

Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur,
Il enchaîne à ses pas le plaisir séducteur ;
Pour la mieux amuser, ses efforts le varient.
Et comme ses désirs, ses jeux se multiplient.
575 Toutes deux préférer une austère prison !

LUCIE.

Elle y va par penchant, et j'y vais par raison :
Avec plus de beautés, avec plus de richesse,
Elle court pour jamais enterrer sa jeunesse.
Son sacrifice est grand beaucoup plus que le mien ;
580 Le monde est fait pour elle, et moi, je n'y perds rien.
Sans rang dans l'Univers, je m'y vois étrangère,
Et n'ai d'autre soutien que celui de sa mère.
J'ai beau devoir le jour à de nobles parents,
C'est un titre onéreux qui rend mes maux plus grands.
585 La naissance sans bien est un poids dans la vie,
Loin de nous élever, elle nous humilie.

LE COMTE.

Vos charmes, votre fort, et vos périls pressants
Deviennent les objets les plus intéressants ;
Vous me faites trembler, puisqu'il faut vous le dire ;
590 Et le nouvel état que vous voulez élire,
Exige des devoirs, veut des dons si parfaits,
Qu'il est, pour le remplir, peu d'esprits qui soient faits.
L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin passager, font souvent qu'on s'immole ;
595 On croit dans cet asile assurer son repos,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux.
D'abord les passions pour quelque temps sommeillent,
Mais leurs feux assoupis tout à coup se réveillent ;
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,
600 La fougue des désirs qu'on ne peut contenter,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une âme,
Et portent le remords fans éteindre la flamme.
Le désespoir survient, le séjour de la paix
Devient celui du trouble et des mortels regrets,
605 Et du goût des plaisirs sentant la violence,
Dans le sein des vertus on perd son innocence.
Prête à faire un tel pas, ne précipitez rien,
Sentez-en le danger, et consultez-vous bien.

LUCIE.

Monsieur, je l'avouerai, ce tableau m'épouvante,
610 Et, si près du péril, je suis toute tremblante.

LE COMTE.

Vos malheurs font pour moi les titres les plus doux ;
Ce sont autant de noeuds qui m'attachent à vous ;
Votre pays, d'ailleurs, m'a donné la naissance,
C'est un nouveau lien qui nous unit en France ;
615 J'y serai votre appui, n'ayez aucun effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

LUCIE.

Pour exprimer l'excès de ma reconnaissance,
Monsieur, en ces instants je n'ai que mon silence.

LE COMTE.

Léonore devrait elle-même sentir
620 Tout le danger d'un choix que suit le repentir ;
Le Ciel ne l'a formée avec tant de mérite
Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quitte :
Pour elle il est des coeurs qui n'épargneraient rien,
Dans son bonheur unique ils mettraient tout leur bien.

LUCIE.

625 C'est ce qu'à tout moment ma bouche lui répète.
Et parmi tant de coeurs que son âme rejette,
Il en est un surtout dont j'ai vanté le prix ;
J'ai peint l'amour parfait dont je le sais épris ;
Il n'est point de vertus qu'il n'ait en apanage,
630 Et la fidélité surtout est son partage.

LE COMTE.

Eh ! Quel est donc ce coeur que vous prizez fi fort ?
De grâce répondez.

LUCIE.

C'est le vôtre, Milord.

LE COMTE.

Ah ! Nelton vous a dit le secret de mon âme.

LUCIE.

Il me l'a confié pour servir votre flamme ;
635 Il voulait avec moi rendre heureux vos destins,
Le secret de vos feux est en de sûres mains.
Il est pour votre amour une ressource encore,
La Marquise, Monsieur, peut tout sur Léonore ;
Son respect pour sa mère, appuyé de mes soins,
640 Peut rompre ce projet, ou le suspendre au moins.
Osez tout espérer, pourvu qu'elle diffère ;
Elle a pour vos vertus une estime sincère,
Si l'on peut la résoudre à choisir un époux,
Soyez sûr que son choix inclinera vers vous.
645 Parlez à la Marquise, et comptez sur Lucie.

SCÈNE III.
Le Comte, Lucie, Nelton.

NELTON.

Monsieur, vos pas sont vains, et Madame est sortie.

LE COMTE, à Lucie.

À part.

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,
Sa fille part demain, je la perds sans retour.
De parler au plutôt cette raison me presse ;
650 Dans un si grand péril déclarons ma tendresse.
Demandons Léonore ; il le faut sans tarder,
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hasarder.

SCÈNE IV.

LUCIE, seule.

Je déplore son sort, et je plains Léonore,
Chaque moment accroît, l'ennui qui la dévore ;
655 Depuis l'instant fatal qu'elle a vu le Marquis,
Une morne tristesse accable ses esprits.
Son état m'épouvante, et sa peine me touche ;
Les sanglots étouffés expirent dans sa bouche,
Aucun mot échappé ne se mêle avec eux ;
660 Sa douleur est muette, et son silence affreux.
J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes alarmes,
Au lieu de me répondre, elle cache ses larmes :
Dans le fond de son coeur je ne puis pénétrer.
Si sa mère savait... Mais je la vois rentrer.

Elle sort.

SCÈNE V. La Marquise, Léonore.

LA MARQUISE.

665 Léonore, approchez, il est temps que mes mains
Écartent le rideau qui voile vos destins.
Du monde pour toujours vous allez disparaître ;
Dans cet instant fatal vous devez vous connaître.
Pour vous faire un état digne de vos aïeux,
670 J'ai caché ce secret aux regards curieux :
Mais quand vous quittez tout, je ne dois plus rien taire.
Faisant briller pour vous tout l'amour d'une mère,
J'ai sur votre personne épuisé mes bontés ;
Et malgré tant de soins que vous m'avez coûtés,
675 Vous êtes étrangère, et n'êtes point ma fille.

LÉONORE.

Qu'entends-je ?

LA MARQUISE.

Un coup du sort vous mit dans ma famille.
Londres est votre patrie, et non pas ce séjour.
Le Comte de Sussex vous y donna le jour.
Accusé fausement par une brigue lâche,
680 Il vit son nom flétri d'une éternelle tache.
On proscrivit sa tête, on confisqua ses biens,
Et l'aveugle fureur dégrada tous les siens.
Aux noirs traits de l'envie injustement en prise,
Ce malheureux Seigneur se sauva dans Venise,
685 Le fidèle Neuilly suivit lui seul ses pas,
Et le Comte périt au milieu des combats.
Son épouse, avec vous porta ses pleurs en France.
Je la vis : son air noble annonçait sa naissance.
Elle vous ressemblait. Son malheur me toucha :
690 La plus forte amitié d'abord nous attacha :
Mais le chagrin bientôt finit sa triste vie,
Et le ciel me priva de cette illustre amie.
La Comtesse en mourant (j'ai peine à retenir
Les larmes que m'arrache un si dur souvenir)
695 Vous remit dans mes mains, en vous baignant de larmes,
Et me recommanda votre enfance et vos charmes.
Je lui jurai pour vous un amour maternel,
Et j'ai rempli depuis ce serment solennel.
Mon fils n'était pas né. Je n'avais en partage
700 Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.
Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas !
Le jour que votre mère expira dans mes bras.
Ma douleur profita de cette circonstance ;
Et renfermant en vous toute mon espérance,
705 Je vous mis en sa place, et changeai votre sort.
De Milady Sussex en publiant la mort,
Je fis en même temps répandre la nouvelle,
Que sa fille la nuit était morte après elle.

Depuis ce même jour vous occupez son rang,
710 Ma tendresse est égale à la force du sang ;
Et le noeud qui vous tient liée à ma famille,
Ne ferait pas plus fort quand vous seriez ma fille.
Gardez un nom si doux ; j'aime à le préférer,
Et même, en ce moment qui va nous séparer,
715 Et mettre à nous revoir un obstacle invincible ,
J'éprouve les combats d'une mère sensible.
Je souffre en vous parlant les plus vives douleurs,
Et je ne puis vous voir, sans répandre des pleurs.

LÉONORE.

Madame en ces instants les plus grands de ma vie.
720 Je demeure affligée, étonnée, attendrie.
Tant de secrets nouveaux que j'apprends à la fois,
M'ont presque dérobé l'usage de la voix.
Mon âme et tous mes sens qu'ils viennent d'interdire,
Succombent sous ce poids, et n'y sauraient suffire.
725 Trop de trouble accompagne un sort si peu commun,
Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.
Je dois pleurer la mort, et les malheurs d'un père,
Et je dois regretter la perte d'une mère.
Je dois remercier votre coeur généreux
730 De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour eux.
Je dois en même temps gémir au fond de l'âme
De tout perdre aujourd'hui jusqu'au bonheur, Madame,
Que je croyais avoir de vous appartenir.
Le ciel par plus de coups pouvait-il me punir !
735 Dans ce comble de maux, tout ce qui me console,
Vous m'avez ordonné, quelle douce parole !
De conserver toujours jusqu'aux derniers soupirs
Le nom de votre fille où tendent mes désirs.
Ah ! Si je ne tiens pas à vous par la naissance ,
740 J'y tiens par les bienfaits et la reconnaissance ;
Et pour un coeur bien né je sens par mon transport
Qu'il n'est point de lien plus puissant, ni plus fort.
Je sens, dans ces moments que je suis éclairée,
Qu'il accroît le respect dont m'a voit pénétrée ;
745 La croyance où j'étais de vous devoir le jour.
Ayant plus fait pour moi, je vous dois plus d'amour.
Vos bontés, si de vous j'avais reçu la vie,
Avec plus de splendeur, ne m'auraient pas nourrie ;
Et quelque ardeur qu'elle ait, ma tendresse jamais
750 Ne saurait égaler vos soins et vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Par là, vous ajoutez à mon regret sincère,
Et vous méritez trop que je sois votre mère.
J'en garderai toujours les tendres sentiments.
Adieu, votre présence augmente mes tourments.
755 Tenez votre secret dans un profond silence,
Et de vos fiers tyrans redoutez la puissance.

SCÈNE VI.

LÉONORE, seule.

Respirons ! De son fils je ne suis pas la soeur,
Et je sens succéder la joie à la douleur.
Je puis l'aimer sans crime, et je puis le lui dire.
760 Quelle douceur ! Déjà je brûle de l'instruire.
Mon frère ! En l'apprenant quel sera ton transport !
Ô, ciel ! Un jour plus tard, si j'eusse appris mon sort,
J'allais lier mes vœux d'une chaîne éternelle.
Je ne puis y songer sans une horreur mortelle.
765 Ô, vous ! Jeunes beautés qu'un amour malheureux
Pousse à franchir trop vite un pas si dangereux,
Tremblez ; que mon exemple aujourd'hui vous arrête
Et craignez les regrets qu'un tel choix vous apprête.
Attendez le moment. Tout changera pour vous ;
770 Et du sein de l'orage, il naît un temps plus doux :
Mais je ne songe pas que d'un bien qu'il ignore,
Je devrais informer un amant qui m'adore :
J'y vole. Son état a besoin de secours.
Chaque instant que je perds met en danger ses jours.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE, La Marquise, Lucie.

LA MARQUISE.

775 Je ne vois pas mon fils. Quel charme ailleurs, l'attire.
De son heureux hymen il est tems de l'instruire.
Il doit sans différer lui-même y consentir.
Les moments nous font chers. Qu'on aille l'avertir.

LUCIE.

780 Je cours pour satisfaire à votre impatience :
Mais, Madame, voilà le Comte qui s'avance.

SCÈNE II.

Le Comte, La Marquise.

LE COMTE.

Madame, je vous vois, et mon coeur transporté
Goûte enfin un bonheur que j'ai tant souhaité.
Du Comte de Sussex l'ami fidèle et tendre
Brûlait de s'acquitter du devoir qu'il doit rendre
785 Au généreux appui de sa triste maison.
Vos bontés ont tout fait en faveur de son nom.
Vous avez dans l'exil protégé sa famille,
Et comblé de vos dons son épouse et sa fille.
Pénétré de leur sort, je viens pour les pleurer,
790 Pour honorer leur cendre et pour vous admirer.

LA MARQUISE.

J'aurais voulu du sort réparer l'injustice,
Et vous élevez trop un si faible service.
Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçois.
Ce bonheur est si grand...

LE COMTE.

795 Il est plus grand pour moi.
Trop sûr que la Comtesse, et sa fille après elle,

Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle ;
Je puis présentement, après avoir rendu
A leurs mânes chéris tout ce qui leur est dû ;
Je puis agir pour moi près de leur protectrice,
800 Sans que leur voix s'en plaigne, et leur ombre en gémisses.
Je suis venu d'abord voir en vous leur appui.
Un intérêt nouveau me conduit aujourd'hui.
Je vous suis attaché par la plus forte estime ;
Je voudrais l'être encor par un noeud plus intime.
805 Pardonnez, mais mon coeur ne saurait reculer.
Il n'a que cet instant, Madame, pour parler ;
Un couvent doit demain enfermer Léonore...
Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.
Ma flamme vous surprend : dans l'espace d'un jour,
810 Au sein de la douleur, je succombe à l'amour.
Mais contre la beauté, que peut notre sagesse ?
Il m'est doux, quand je suis soumis à la tendresse,
De voir que votre fille est du moins mon vainqueur.
C'était à votre sang que je devais mon coeur.

LA MARQUISE.

815 Monsieur, le noble aveu d'une flamme si belle
Flatte trop Léonore, et moi-même avec elle ;
Elle ne peut attendre un plus heureux destin.
Puisqu'il faut l'avouer, je sens un vrai chagrin
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible,
820 Je tremble que ce goût ne la rende inflexible ;
Et, quelque glorieux que soit un tel lien,
La raison me défend de la gêner en rien.

LE COMTE.

De l'exiger moi-même, ah ! Je suis incapable.
Si vers la solitude un attrait véritable
825 Entraîne constamment son esprit retiré ;
Malgré la vive ardeur dont je suis dévoré,
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime.
Son bonheur m'est cent fois plus cher que le mien même.
J'aspire au nom d'époux , et non pas de tyran ;
830 Et de la liberté je suis trop partisan.
Tout ce que je demande est, par un esprit sage,
De retarder encor pour son propre avantage.
Peut-être son penchant n'est qu'un goût passager
Qu'un moment a produit, qu'un instant peut changer.
835 S'il est tel que je dis, souffrez que j'en profite.

LA MARQUISE.

C'est le moins que je doive à votre vrai mérite,
Je veux bien différer, et personne que vous
De mon consentement ne sera son époux ;
Vous avez sur son coeur plus de droit que tout autre,
840 Et je m'applaudirais d'unir son fort au vôtre.

LE COMTE.

Qu'une telle assurance a pour moi de douceur'

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas assez de ce discours flatteur,
Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes ;
Votre estime pour moi, vos qualités parfaites,
845 Votre nom, en un mot, tout me fait une loi,
De confier ici, Monsieur, à votre foi,
Un secret important, qui vous comblant de joie,
Va vous...

SCÈNE III.

Le Comte, La Marquise, Lucie.

LUCIE.

Ah ! Dans ce trouble où mon âme est en proie...

LA MARQUISE, à Lucie.

Quel est donc le sujet d'un tel saisissement ?

LUCIE.

850 Madame, votre fils se meurt dans ce moment.
Rien ne peut dissiper sa faiblesse cruelle,
Et son front est couvert d'une pâleur mortelle.

LA MARQUISE.

Je vole à son secours, et succombe à ce trait.
Adieu, Comte, tantôt vous saurez mon secret.

Elle sort avec Lucie.

SCÈNE IV.

LE COMTE, seul.

855 Ce coup est accablant ; pour elle j'en soupire :
Mais quel est le secret qu'elle voulait me dire ?
Regarde-t-il Sussex, ou touche-t-il mes feux ?
S'il les favorisait que je serais heureux !

Il sort.

SCÈNE V.

Le Marquis, Léonore.

LÉONORE.

860 Mon frère, rappelez votre âme évanouie ;
Venez, et que d'un mot je vous sauve la vie.

LE MARQUIS.

Non. Laissez-moi mourir.

LÉONORE.

Quittez ce noir dessein,
Tout vous invite à vivre, apprenez le destin...

LE MARQUIS.

Quand vous m'allez quitter, vous voulez que je vive !

LÉONORE.

865 Je ne vous quitte plus, et ma joie est si vive...
Mon frère, écoutez-moi, songeons à profiter
Du moment où mon coeur peut la faire éclater.

LE MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon âme est mourante,
Vous montrez à mes yeux une joie offensante ;
Cruelle !

LÉONORE.

Je n'en eus jamais tant de sujet.

LE MARQUIS.

870 Ah ! Peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?
Est-ce d'abandonner un frère qui t'adore,
Et contraint de cacher le feu qui le dévore ?

LÉONORE.

Des transports que je fais éclater devant vous,
Ah ! La source est plus pure, et le motif plus doux !
875 Rien ne condamne plus notre juste tendresse :
Donnez un libre cours à l'amour qui vous presse.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LÉONORE.

Je dis que tout doit vous calmer.
Vous n'êtes pas mon frère, et vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas son frère. Ô Ciel ! Puis-je le croire ?

LÉONORE.

880 Non vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma gloire.
Je n'ai pas vu le jour dans ce climat heureux.
Du Comte de Neuilly c'est l'ami si fameux,
Le Comte de Sussex dont je tiens la naissance,
Et ce sont ses malheurs qui m'ont conduit en France.
885 Votre mère elle-même aujourd'hui m'a tout dit.

LE MARQUIS.

Arrêtez ! Ménagez ce passage subit
De l'extrême douleur à la joie excessive.
Il donne une secousse et si prompte et si vive
À mes sens ébranlés, qu'ils vont se désunir,
890 Et je crains d'expirer d'un excès de plaisir.
Vous n'êtes pas ma soeur, ma chère Léonore !

LÉONORE.

Non, je ne la suis pas.

LE MARQUIS.

Ah ! Répétez-le encore.
D'un bonheur si parfait qu'il n'osait espérer ,
Mon coeur, mon tendre coeur ne peut trop s'assurer.
895 Ce titre qui faisait ma peine et ma contrainte,
Je puis le prononcer sans rougeur et sans crainte !

LÉONORE.

Ô ! Mon frère !

LE MARQUIS.

Ô ! ma soeur ! Que ce nom a d'appas,
À présent que je sais que vous ne l'êtes pas !
Jouissons de concert de la douceur extrême,
900 De nous dire, ma soeur, mon frère, je vous aime.

Proférons mille fois tous deux des mots si doux ;
Et ne changeons ces noms que pour celui d'époux.

LÉONORE.

Oui, j'aime à les redire, et j'aime à les entendre ;
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre :
905 Sous des titres si chers déguisent son vrai nom,
L'Amour a dans nos coeurs prévenu la raison
Avant qu'elle régnât il était notre maître,
Et je brûlais pour vous avant de me connaître :
Si l'on m'avait, dès lors, révélé mes destins,
910 Qu'on nous eût épargné de trouble, et de chagrins !
Sûrs de nos sentiments et de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle assurance,
Nous nous sussions livrés à nos tendres transports ;
Que d'instants au plaisir ont volé les remords ?
915 Grand Dieu ! Je m'étonnais qu'une flamme si pure
Pût offenser tes lois, et blesser la nature ;
Et, démentant la voix de ces remords cruels,
Nos feux étaient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS.

Nous sommes détrompés d'une erreur si fatale,
920 Quel heureux changement ! Il n'est rien qui l'égale ;
Le bien qui nous arrive est à son plus haut point,
Et de le répéter je ne me lasse point :
Oui, l'Amour pour nous seuls a fait un tel miracle ;
Nous pouvons nous aimer, et nous voir sans obstacle.
925 Comme moi, sentez vous, après tant de tourmenys,
Sentez-vous la douceur d'un retour si charmant ?
Songez-vous que les noeuds d'un flatteur hyménée
Vont à tous vos moments unir ma destinée ?

LÉONORE.

J'y songe avec transport : mais, dans ce même jour,
930 Si le pas que j'ai fait nuisait à notre amour,
S'il formait un obstacle au bonheur où j'aspire ?

LE MARQUIS.

Quelle crainte est la vôtre ? Et qu'osez-vous me, dire ?
Par un trait de vertu vous avez fait ce pas ;
Il vous est glorieux, et ne vous force pas.
935 Ma mère me chérit, vous en êtes aimée,
De nos feux mutuels elle sera charmée :
Vos grâces, vos vertus, votre rang qu'elle sait,
Sa tendresse pour vous, et tout ce qu'elle a fait,
Vous répondent trop bien de l'aveu de son âme ;
940 Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflamme,
Par cette chère main qui peut me rendre heureux,
De ne souffrir jamais qu'on forme d'autres noeuds.
Je jure qu'il n'est point d'effort, ni de puissance,
Qui puissent désormais ébranler ma constance ;
945 Et qu'en dépit du sort, je tiendrai mon serment.

SCÈNE VI.

Le Marquis, Léonore, La Marquise.

LA MARQUISE.

Je cherche en vain mon fils. Mais quel étonnement !
Mon fils, que faites-vous aux pieds de Léonore ?

LE MARQUIS.

Mon coeur qui la connaît, lui jure qu'il l'adore,
Madame ; et dans ce jour il ose se flatter
950 Qu'approuvant le transport qu'il a fait éclater,
Vous voudrez...

LA MARQUISE.

Levez-vous. Que votre âme modère
L'ardeur de ce transport qui surprend votre mère.
Léonore, j'ai lieu de me plaindre de vous.
Vous avez, méritant mon trop juste courroux,
955 Contre mes volontés et contre ma prière,
Révélé des secrets que vous auriez dû taire.
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maison.

LÉONORE.

Madame, pardonnez ; je l'ai dû par raison :
Pour sauver votre fils d'une perte prochaine,
960 Si je n'avais parlé, sa mort était certaine.

LA MARQUISE.

C'en est assez. Rentrez dans votre appartement.

SCÈNE VI.

La Marquise, Le Marquis.

LE MARQUIS.

Je ne sais que penser d'un pareil traitement.

LA MARQUISE.

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire
Qu'au choix de votre coeur je ne saurais souscrire.

LE MARQUIS.

965 Ciel ! À tant de rigueur qui peut donc vous porter ?

LA MARQUISE.

Des obstacles puissants qu'on ne peut surmonter,
Et puisqu'il faut, mon fils, que je vous en instruisse,
Au Comte de Neuilly Léonore est promise.

LE MARQUIS.

Quoi ! Ma mère, aux dépens de mes vœux les plus doux...

LA MARQUISE.

970 D'une riche héritière elle a fait choix pour vous.

LE MARQUIS.

Sans l'aveu de mon cœur ! Qui vous y détermine ?

LA MARQUISE.

L'état de ma maison qui touche à sa ruine.

LE MARQUIS.

Non, vous ne le sauriez rétablir à ce prix,
Puisqu'il en coûterait le jour à votre fils.
975 Je sens pour Léonore une si vive flamme,
Qu'elle anime mon sang, qu'elle tient à mon âme.
Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,
Puisque je l'adorais, en la croyant ma soeur.
Craignez pour moi l'état d'où je sors tout à l'heure ;
980 Si vous nous séparez, il faudra que je meure.
Il n'est que deux partis, décidez de mon fort ;
Donnez-moi Léonore, ou donnez-moi la mort.

LA MARQUISE.

C'est un premier transport, j'excuse sa faiblesse.
Le temps le calmera, mon fils, et je vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, seul.

985 Non, le temps ne sera qu'augmenter ma fureur,
Que ne me laissait-on mourir dans mon erreur ?
Quand je croyais brûler d'une ardeur criminelle,
La mort à mes regards était bien moins cruelle,
990 Que la perte d'un bien que je me suis promis,
Et qui m'est enlevé quand il devient permis.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Marquis, Léonore.

LE MARQUIS.

Répondez, Léonore, à mon impatience,
Parlez, ne laissez pas mon esprit en balance,
Avez-vous de ma mère adouci les rigueurs ?
Et puis-je me flatter...

LÉONORE.

Jugez-en par mes pleurs.
995 Ils n'ont pu la changer, son âme est inflexible,
D'autant plus qu'à nos maux elle paraît sensible,
Qu'elle combat nos vœux par effort de raison ;
Et que j'ai contre moi le bien de sa maison.

LE MARQUIS.

Pour faire mon bonheur et son propre avantage,
1000 Eh quoi, n'avez-vous pas tous les dons en partage ?
C'est l'amour mutuel, c'est l'accord des humeurs,
Qui seuls du mariage assurent les douceurs.
Le perfide intérêt, l'affreuse politique,
Enfantent le divorce et le feu domestique,
1005 Ils ne forment des noeuds qu'afin d'en abuser,
Et n'unissent les coeurs que pour les diviser.
Ma mère, pour les croire est aujourd'hui cruelle,
Et moi, pour mon repos je dois être rebelle.
1010 Venez, plus d'un parent dont je suis adoré,
Vous offrira contre elle un asile assuré,
Là nous pourrons lier...

LÉONORE.

Ô, Ciel ! Quelle entreprise !
Qui ? Moi, me dérober des bras de la Marquise !
Suivant de vos esprits l'aveugle passion,
Causer et partager votre rébellion !
1015 Moi, payer d'un tel prix ses bienfaits, sa tendresse !
Que jusqu'au déshonneur je porte ma faiblesse !
Et m'oubliant ainsi... Non, ne l'espérez pas.
Vous me verriez plutôt affronter le trépas.
Tout mon bonheur dépend de me voir votre épouse,

1020 Mais je suis à tel point de mon devoir jalouse,
Qu'en dépit de ma flamme, et malgré votre feu,
Je ne la deviendrai que de son propre aveu.
Autant que votre amour votre estime m'est chère ;
Et si je vous croyais, je perdrais la dernière.

LE MARQUIS.

1025 Que prétendez-vous donc ?

LÉONORE.

Réprimer votre ardeur ;
Votre gloire l'exige ainsi que mon honneur,
Pour vous-même je dois me conserver sans tâche ;
Et si j'osais tenter une suite si lâche,
Le pas déshonorant que je ferais pour vous,
1030 Satisfaisant l'amant, ferait rougir l'époux.

LE MARQUIS.

La suite, quel que soit le préjugé sévère,
Ne fait jamais rougir, quand elle est nécessaire,
L'hymen

LÉONORE.

Non. D'un tel noeud je sens trop le danger ;
Et sans frémissement je ne puis y songer.
1035 Si nous formions tous deux cette chaîne coupable,
Votre mère armerait son pouvoir redoutable,
Perdant de votre épouse et le titre et les droits,
Je serais malheureuse, et blâmée à la fois.
Léonore de vous se verrait séparée,
1040 Et pour comble d'horreur, vivrait déshonorée.
Non, vous brûlez pour moi d'un trop parfait amour,
Pour vouloir m'exposer à cet affreux retour.
Par le destin cruel si je suis maltraitée,
J'ai du moins la douceur de me voir respectée,
1045 Et c'est toujours un bien de pouvoir dans mon sort,
Soupirer sans reproche et pleurer sans remord..

LE MARQUIS.

Mais si vous demeurez dans ce séjour funeste,
On prépare pour vous un noeud que je déteste,
Le Comte de Neuilly va m'enlever ma soeur,
1050 Et de tous ses appas se voir le possesseur.

LÉONORE.

Rassurez vous, jamais je ne serai sa femme,
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon âme ;
De la Marquise en tout je révère la loi :
Mais je sais que ma main ne dépend que de moi.
1055 Vous possédez mon coeur, je règne sur le vôtre,
Mon devoir me défend d'en épouser un autre ;
Rien ne peut ébranler un coeur comme le mien,
Quand il a la raison et l'honneur pour soutien,
Je jure d'être à vous, ou de n'être à personne ,
1060 Ma tendresse le veut, ma gloire me l'ordonne,

Toutes deux à mon coeur parlent également,
Et fiez-vous à lui de remplir mon serment.

LE MARQUIS.

Je vais revoir ma mère, et, sûr de votre flamme,
Faire un dernière effort pour désarmer son âme.
1065 Adieu. Si mes soupirs sont encor superflus,
Mon coeur désespéré ne se contraindra plus,
Des plus grandes fureurs il deviendra capable,
Et pour vous obtenir, croira tout pardonnable.

SCÈNE II.

LÉONORE, seule.

Vit-on jamais amants plus malheureux que nous ?
1070 Et peut-on être en butte à de plus rudes coups ?
À peine délivrés du poids honteux du crime,
Nous voyons tout s'armer contre un feu légitime ;
Mais le Comte paraît, je sens à son aspect,
Un mouvement mêlé de crainte et de respect.

SCÈNE III.

Le Comte, Léonore.

LE COMTE.

1075 Madame, en ce moment, je doute si je veille ;
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.
On dit que par l'effet d'un heureux changement,
Le monde ne perd plus son plus grand ornement
On ajoute, et j'attends votre aveu pour le croire,
1080 Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire,
Et qu'au gré de mes vœux, le plus beau des liens
Doit enchaîner, ce soir, vos jours avec les miens.
Vous me voyez surpris de ce bonheur insigne,
D'autant plus que mes soins n'ont pu m'en rendre digne,
1085 Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,
Et n'a pas consulté votre coeur le premier.

LÉONORE.

Il est vrai, la Marquise ordonne cette fête ;
Mais, Monsieur...

LE COMTE.

Achevez, quel trouble vous arrête ?
Ô, Ciel ! Je vois des pleurs qui coulent de vos yeux.
1090 Aurais-je le malheur de vous être odieux ?
Et m'aurait-on flatté d'une fausse espérance ?
Parlez, à vos désirs ferait-on violence ?
Daignez me dévoiler vos sentiments secrets,
Je prendrai leur parti contre mes intérêts.
1095 De l'hymen que j'attends dépend mon bien suprême :

Mais, Madame, je veux le tenir de vous-même.
De ma félicité j'aurais trop à rougir,
S'il devait à votre âme en coûter un soupir.
J'aime mieux voir cent fois mon attente déçue,
1100 Et mourir du regret de vous avoir perdue,
Que de vous posséder par des liens contraints,
Qui sans joindre nos coeurs, uniraient nos destins.

LÉONORE.

Ce discours m'enhardit à rompre le silence,
Et vous méritez trop toute ma confiance,
1105 Un homme tel que vous, fait ma règle aujourd'hui,
Et veut des procédés aussi nobles que lui.
Personne plus que moi ne vous est redevable ;
Et, par plus d'un endroit, vous m'êtes respectable.
Ce qui fait ma douleur, tout mon sang répandu
1110 Ne saurait m'acquitter de ce qui vous est dû.
Rendre vos jours heureux est ma plus forte envie,
Pour un bonheur si doux je donnerais ma vie ;
Et cependant, tel est mon sort infortuné,
Que malgré mes efforts, mon esprit entraîné,
1115 Ne saurait procurer votre bien qu'il souhaite.
Ce bien rendrait ma joie, et ma gloire parfaite :
Mais il m'est interdit même par mon devoir ;
Ce qui doit l'assurer, n'est plus en mon pouvoir.
Un autre par malheur, un autre à ma tendresse,
1120 Par effort de vertu je vous dis ma faiblesse ;
Et cet aveu si rare et si cruel pour nous,
Vous prouve jusqu'où va mon estime pour vous.

LE COMTE.

De ce coup imprévu, je fremis, je soupire,
Et, dans le même-temps, mon esprit vous admire ;
1125 Mais, Madame, achevez de me percer le coeur,
Et dites-moi le nom de votre heureux vainqueur.

SCÈNE IV.

Le Comte, Léonore, Le Marquis.

LE MARQUIS.

Comte, il n'est plus de frein à l'ardeur qui m'entraîne,
Et dans mon désespoir je me possède à peine.
Connaissez un rival à ce bouillant transport ;
1130 Votre hymen qu'on prépare est l'arrêt de ma mort.
Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus tendre,
Et l'on m'arrachera...

LE COMTE.

Dieu ! Que viens-je d'entendre ?
Il aime Léonore, et j'en frémis d'horreur.
Son frère !

LÉONORE.

Il ne l'est pas.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas sa soeur ?
1135 Et qui donc êtes-vous ? Répondez.

LÉONORE.

Je suis née
D'une race aussi noble, et plus infortunée.

LE COMTE.

Parlez : rien n'est égal au trouble que je sens.
Quel est votre pays ?

LÉONORE.

Londres.

LE COMTE.

Et vos parents ,
Respirent-ils encore ?

LÉONORE.

Non, je n'ai plus de mère,
1140 Et vous étiez l'ami de mon malheureux père.

LE COMTE.

Du Comte de Sussex, ah ! Vous êtes le sang.

LÉONORE.

Oui, que dans votre coeur je reprenne son rang.

LE COMTE.

D'un ami tant pleuré j'embrasse donc la fille,
Elle que je croyais morte avec sa famille,
1145 Et dans un même objet qui fixe mes esprits,
L'amour et l'amitié se trouvent réunis ;
Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,
Et rien n'est comparable à tout ce que j'éprouve.
Je ne puis m'empêcher de gémir comme amant,
1150 Et je suis comme ami dans le ravissement.
La joie et la douleur, la pitié, la surprise
À des transports divers mettent mon coeur est prise,
Et forment un état incertain et confus,
Où l'âme est partagée, et ne se connaît plus.

LÉONORE.

1155 Que l'amitié, Monsieur, demeure la maîtresse ;
D'une fille pour vous j'ai toute la tendresse.
D'un père en ma faveur prenez les sentiments,
Et laissez-vous toucher par mes gémisséments.
Il ne me reste plus de parents dans le monde ;
1160 Ce n'est que sur vous seul que mon espoir se fonde.
La Marquise devient insensible aujourd'hui ?
Et mon malheur est sûr, si je n'ai votre appui.

LE MARQUIS.

Ce spectacle touchant rend mon âme interdite,
Et je sens à mon tour la pitié qui m'agite,
1165 Fortune ! Contre moi fallait-il susciter
Un rival que je dois et plaindre, et respecter ?

LE COMTE.

Je ne puis foutenir une attaque si vive,
Du Comte en même-temps j'entends la voix plaintive ;
Je l'entends dans mon coeur me répéter tout bas,
1170 Ces mots qu'il proféra, mourant entre mes bras.
Cher Neuilly, me dit il, la mort m'est favorable,
Ma femme avec ma fille est tout ce qui m'accable,
Leur destin malheureux est digne de pitié.
Elles n'ont pour tout bien que ta seule amitié.
1175 À ma fille sur tout ton aide est nécessaire,
Daigne la secourir, et lui servir de père.
Je vous en servirai : j'en ai fait le serment,
Et je vais le remplir dans ce même moment.
J'ouvre les yeux. L'amour n'est pas fait pour mon âge,
1180 La solide amitié doit être mon partage.
C'en est fait. Dans mon âme elle reprend ses droits,
Et pour la signaler, je rentre sous ses lois.

SCÈNE DERNIÈRE.

Le Comte, Le Marquis, Léonore, La Marquise.

LE COMTE.

Du Comte de Sussex la fille m'est connue,
Madame, et mon amour expire à cette vue.
1185 Un sentiment plus juste, un soin plus généreux
M'occupent maintenant, et me parlent pour eux.
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite et mutuelle,
Je rougirais de rompre une union si belle ;
Loin de les traverser, je dois les soutenir.
1190 Ils sont faits l'un pour l'autre, et daignez les unir.
Beauté, vertu, naissance, elle a tout en partage,
La fortune, il est vrai, n'est pas son apanage ;
Mais ma vive amitié, pour hâter ce lien,
L'adopte pour ma fille, et lui donne mon bien.
1195 Un véritable ami doit tenir lieu de père.
Et c'est votre destin d'être toujours sa mère.

LA MARQUISE.

Je me sens attendrie de tout ce que je vois,
Monsieur, et votre exemple est une loi pour moi.

À Léonore.

Pour la seconde fois entrez dans ma famille.

LÉONORE.

1200 Madame, qu'il m'est doux de rester votre fille !

LE MARQUIS.

Ah, ma mère ! Ah, Monsieur ! J'ai trop peu d'une voix,
Pour vous remercier du bien que je vous dois.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : À nos amés et seaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenants civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre bien amé PIERRE PRAULT, libraire et Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui aurait été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre les Etreintes, ou la Bagatelle, et autres Pieces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiterait imprimer ou faire imprimer et donner au Public, s'il nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant, pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachée pour modèle Cutis le contre-scel des présentes. À CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus spécifiées en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui semblera, sur papier et caractères conformes à ladite feuille imprimée et attachée sous notre dit contre-scel, et de les vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires et autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction et changement de titres, ou autrement, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cents livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, et de tous dépens, dommages et intérêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression de ces livres sera faite dans notre Royaume et non ailleurs ; et que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; et qu'on en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notre dit

très cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvin ; le tout à peine de nullité des présentes ; Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayants cause, pleinement et paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers et Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trente-unième jour du mois d'Août, l'an de grâce mille sept cent trente-trois, et de notre règne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale des libraires et Imprimeurs de Paris, N° 487. Folio 466. conformément aux anciens règlements, confirmés par celui du 28 Février 1723. À Paris et premier Février 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des sceaux , Le Comte de Neuilly, Comédie ; et j'ai crû que le Public en verrait l'impression avec plaisir. À Paris ce 17 Janvier mille sept cent trente-six.

Signé, GALLIOT.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].